



1944 – 2024

Les 80 ans de la libération de
Coulonges en Tardenois et Cohan

1939 – 1945

**Souvenirs de guerre
à Coulonges en Tardenois et Cohan**



Livret édité par l'association Coulonges-Cohan un autre regard à l'occasion de la commémoration des 80 ans de la libération de la commune le 28 août 1944. Journées européennes du patrimoine – 22 septembre 2024.

Edito

L'histoire d'un village, d'une commune, s'écrit au travers de la manière dont les habitants ont vécu localement les évènements à l'échelle d'un pays, voire du monde entier, et qui les ont touchés.

Cette histoire s'efface si les souvenirs ne sont pas écrits et compilés, et il est important de réaliser cette démarche auprès des « anciens » avant qu'ils ne les emportent dans leur tombe.

Si les villages de Coulonges en Tardenois et Cohan bénéficient de nombreux écrits sur leur histoire à travers les âges et jusqu'à la fin du XIX^e siècle, il nous appartient d'en écrire la suite. L'association « Coulonges-Cohan un autre regard » y contribue au travers de ses activités et recherches, que ce soit sur la première guerre mondiale, ou encore sur la vie commerçante dans le village au milieu du XX^e siècle.

Ce livret a pour vocation de relater une histoire locale de la seconde guerre mondiale 1939-1945, de la drôle de guerre à la libération, en passant par l'exode et l'occupation, en regroupant les souvenirs de guerre de 7 anciens de Coulonges et Cohan : Ginette LARRATTE, Geneviève STOFFERIS, Henri BERTIN, André HUBIER, Irénée et Yvonnnet MORTIER et Henri MAUREL.

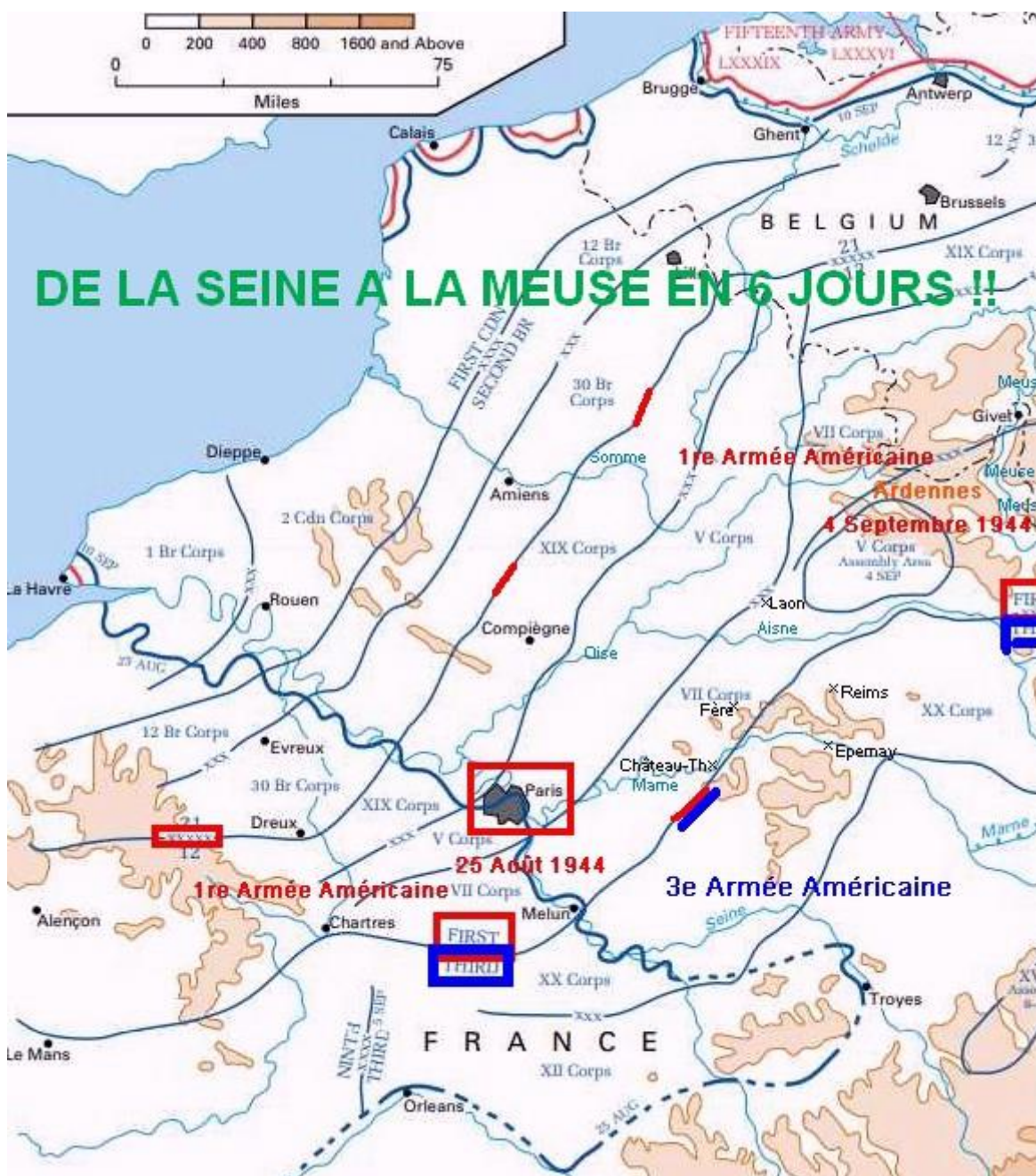
Ces témoignages sont précédés par une évocation par Henri MAUREL du parcours des Américains venus une seconde fois libérer la France après 1918, depuis Paris, libérée le 25 août, jusqu'aux Ardennes.

Bonne lecture.

*Vincent CONRAD
Président de l'association Coulonges-Cohan un autre regard*

De Paris à l'Allemagne, l'avancée du front de libération des alliés

Par Henri MAUREL



Débarquant le 6 juin 1944 sur les plages de Normandie, les Américains libèrent Paris le 25 août.

Conscient des problèmes d'approvisionnement, Eisenhower considérait avec scepticisme les arguments plus extravagants de Montgomery sur les avantages d'une poussée. Il ne pouvait cependant nier les avantages d'une telle avancée, qui utiliserait le meilleur terrain d'invasion et la route la plus directe vers la principale zone industrielle allemande de la Ruhr. L'avancée ouvrirait également les ports critiques du canal et les sites de lancement des missiles V-1 et V-2 allemands. Pour le moment, il a opté pour la poussée unique, mais il a maintes fois qualifié cet engagement dans les semaines à venir.

Les décisions changeantes d'Eisenhower sur la stratégie ont permis à Bradley d'allouer suffisamment de ressources pour maintenir l'élan de Patton sur Metz. La vieille ville forteresse, un point critique dans les guerres passées, avait longtemps tenu une nation spéciale pour le commandant de la troisième armée.

Pour atteindre Metz, les troupes de Patton (3e Armée) devaient passer une série de barrières fluviales rendues célèbres par la Première Guerre mondiale, y compris la Marne, la Vesle, l'Aisne, la Meuse et la Moselle.

Heureusement pour les troupes de la Troisième Armée, les Allemands dispersés sur leur chemin manquaient de force pour faire beaucoup plus que gagner du temps grâce à une série d'actions d'arrière-garde.

Pour les Américains la poursuite qui a suivi dans les derniers jours d'août s'est donc avérée une expérience exaltante. Les unités de reconnaissance et la cavalerie se sont déployées sur de vastes zones pour localiser les traversées de rivières et capturer des groupes isolés d'Allemands, dont la plupart tentaient seulement de retourner au Reich le plus rapidement possible.

Les Américains réalisent un bond énorme en une semaine ! Depuis la Seine jusqu'aux Ardennes ! et la Meuse !

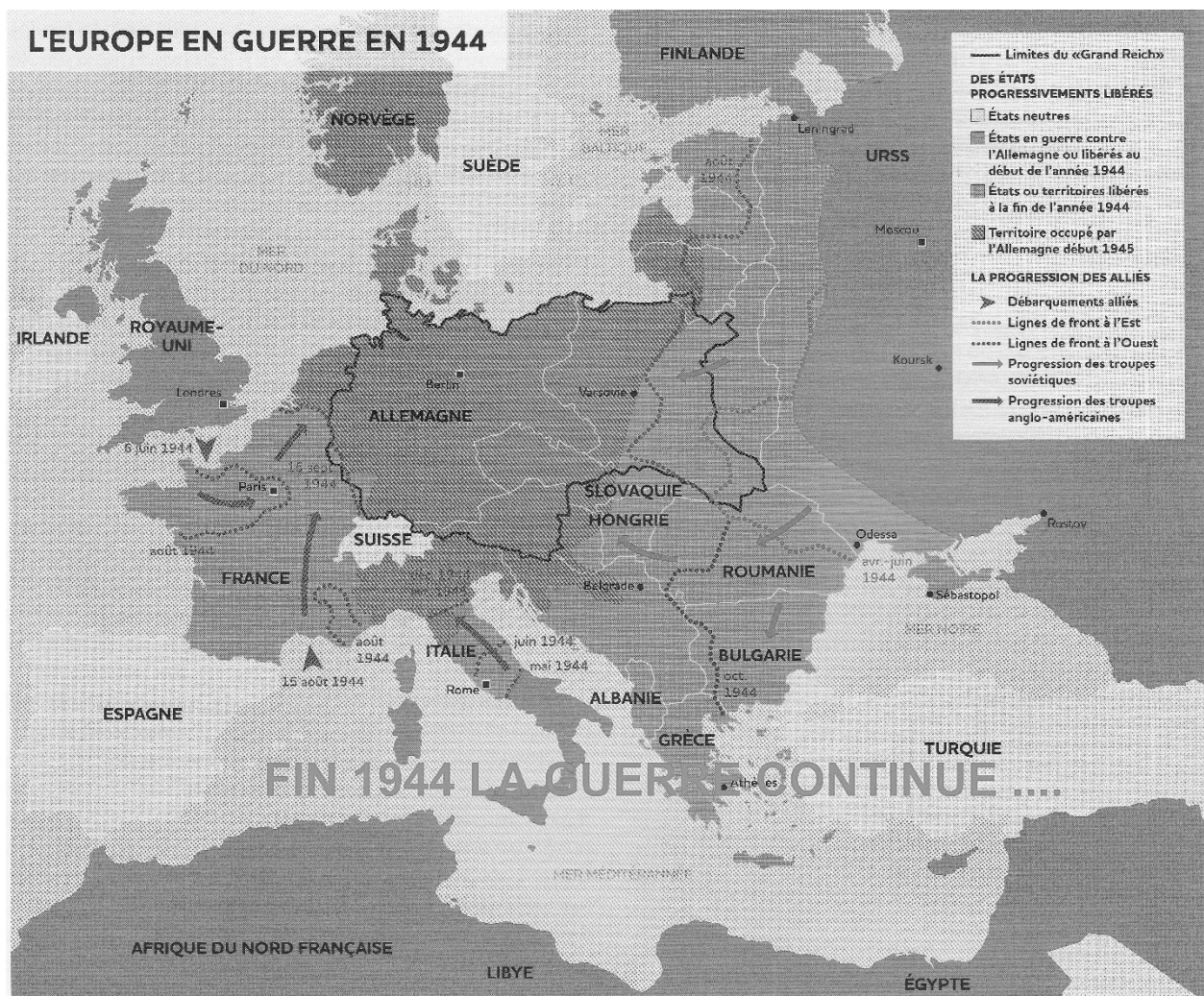
En effet, le bon ravitaillement en essence permet à la 1^{ère} Armée américaine de faire un bond de la Seine à la Meuse, en quelques jours. C'est pourquoi, les Américains ne quittent pas leurs véhicules. La route est libre les Allemands ont fui et il n'y aura aucun combat dans le secteur.

Traversant la Marne, le XII^e corps (3^e Armée) s'empare de Châlons le 29 août et court établir une tête de pont sur la Meuse le 31 août. A gauche, le XX^e corps passe les anciens champs de bataille de la Première Guerre mondiale à Verdun et à l'Argonne avant de traverser la Meuse le 1 septembre. Une fois à la Meuse, la 3^e armée s'arrêta temporairement pour apporter des fournitures.

Au nord, avançant sur le flanc du 21^e groupe d'armées, la **Première Armée de Hodges** rencontre une opposition plus importante, mais encore relativement peu substantielle. Lorsque le front de Normandie s'est effondré à la fin du mois de juillet, Hitler s'est rendu compte qu'il pourrait avoir besoin de faire front entre la Seine et

la frontière allemande, et il a donc ordonné la construction d'ouvrages de campagne le long de la Somme **et de la Marne**. Cependant, lorsque les restes désordonnés de ses armées occidentales atteignirent la ligne de la Somme à la fin du mois d'août, ils étaient trop épuisés, désorganisés et démoralisés pour tenir la position. La Première Armée ne tarde pas à briser les défenses, forçant les Allemands à se replier sur le Mur de l'Ouest, un système de fortifications le long de la frontière allemande. Lorsque des fragments de formations allemandes traversent le front de la Première Armée, Bradley voit une chance de couper leur retraite, et il ordonne à Hodges de tourner sa direction d'avance du nord-est vers le nord. Près de Mons, dans une poche formée par ses trois corps d'armée, la Première Armée fait 25 000 prisonniers, démolissant le peu qui reste de la Septième Armée allemande. Le coup de force de Mons ouvre la voie au Mur de l'Ouest et, le 6 septembre, un Hodges jubilant déclare à son état-major qu'avec dix jours supplémentaires de beau temps, la guerre sera terminée.

Le 10 septembre 1944 le front est sur la Moselle, c'est la III^e Armée de Patton qui le tient du Luxembourg à Nancy.



Mais si Coulonges est libéré le 28 août 1944 la guerre est très loin d'être terminée.

Huit longs mois de terribles combats seront nécessaires pour totalement écraser l'Allemagne. C'est la période où les Résistants et Maquisards vont rejoindre l'Armée Française débarquée en Provence à la mi-août et la division Leclerc arrivant d'Angleterre pour former les troupes du général de Lattre de Tassigny qui mèneront la campagne victorieuse, dite « Rhin et Danube », contre le Troisième Reich. De Lattre est le représentant français à la signature de la capitulation allemande à Berlin, le 8 mai 1945, aux côtés d'Eisenhower, Joukov et Montgomery....

Le retour des prisonniers de guerre français de 1940 et des prisonniers des camps de travail, et d'extermination allemands ainsi que du S.T.O. vont prendre de longs mois...

Nous aurons à Coulonges, en 1945, des prisonniers de guerre français qui auront du mal à retrouver leur place après 5 années de captivité.... Nous aurons également des prisonniers de guerre allemands qui resteront plus ou moins longtemps dans la commune pour y travailler.

Mémoires d'Henri MAUREL

J'avais 4 ans à l'époque mais j'ai plusieurs souvenirs qui me reviennent de cette période difficile. Je me souviens du bourdonnement incessant de ces milliers d'avions qui passaient dans le ciel de Coulonges pour aller bombarder l'Allemagne et particulièrement le secteur industriel de la Ruhr. Un des avions anglais a été abattu par les Allemands et tombé dans les fonds de Cohan. Les corps des victimes sont enterrés dans le cimetière de Dravegny. Il y avait des bandelettes d'aluminium pour aveugler les radars.

Deux chevaux allemands avaient été abattu par les avions alliés. Sur l'ordre du maire, la viande est découpée par le boucher, installé à la maison Picard (actuelle auberge de la Roue Fleurie), et distribuée gratuitement aux familles coulongoises.

Deux chasseurs alliés tentaient de couper à la mitrailleuse, la ligne haute-tension qui passait à l'époque entre Chamery et Coulonges au-dessus de la tête des femmes et enfants qui jardinaient le long du Ru des Neaux. En effet, pendant la guerre, toute la bande de terrain qui longeait le Ru (et qui devait appartenir au père de Gérard Sauvage) avait été découpée en parcelles attribuées aux familles pour nourrir leurs enfants.

Les jeux des enfants tournaient autour de la guerre. Ma sœur et ses copines Yvonne Juliani, Nadine Petit et sa sœur Josette étaient des infirmières (elles se mettaient un tissu blanc sur la tête). Nous les garçons, avec mes copains Michel Plessier, Serge Aubert et son frère Michel, étions des soldats qui inévitablement étaient blessés et dont les infirmières devaient extraire les balles, avec les pinces qu'elles fabriquaient à l'aide de branches de sureau qu'elles cassaient en bas du Billon, ce qui nous laissait des traces de pinçon sur les bras...

Chez mes grands-parents, une chambre était parfois réquisitionnée par les Allemands, pour des sous-officiers. Ma grand-mère leur vendait de la salade. Un jour un des Allemands me dit « Henri... Zalade ! ». je vais vers la cuisine et dis à ma mère « Le boche, il veut sa salade », mais l'Allemand m'avait suivi et ma mère, me voyant déjà fusillé, me dit « on ne dit pas cela et... ». L'Allemand ayant compris que

j'allais recevoir une claque, dit en levant la main, « Nein, nein, das ist ein kind »
(Non, non, ce n'est qu'un enfant)

Lors de la fuite des Allemands, je me souviens des bandes de cartouches de mitrailleuse suspendues aux branches des sapins de la guinguette, et qu'ils avaient oublié dans leur précipitation.

Un camion allemand qui transportait de l'essence, a été touché par les alliés et il brûlait avec des flammes gigantesques qui effrayaient les enfants.

Un tilleul, arbre de la liberté a été planté en 1945 (?) devant chez Madame Camus, dont la maison avait vu son grand garage occupé par les Allemands au repos. Parmi eux se trouvait un accordéoniste. Ils étaient chaleureux avec les enfants, mais ma grand-mère nous interdisait d'aller voir les Allemands car « ils donnent des bonbons empoisonnés aux enfants... »

Mémoires d'André HUBIER

1939 – La drôle de guerre

Du 28 août au 3 septembre 1939, ordre de rappel des réservistes suivant les n° des fascicules de mobilisation. Elle ne fut pas générale mais injuste, ordonnée par un gouvernement d'incapables et organisée par un état-major incompetent. Des frontaliers de la classe 1909 (50 ans) étaient rappelés alors que de nombreux jeunes dans l'ouest par exemple restèrent chez eux avec un fascicule bleu, du reste, ils ne furent pas mobilisés.

Cette fois, c'est sans enthousiasme que les Coulongeois rejoignirent les centres mobilisateurs de l'est, le cœur n'y était plus, on ne chantait pas dans les trains comme en 1914.

Le 3 septembre à 11 heures, en passant en gare de Sedan, nous apprenions que l'Angleterre venait de déclarer la guerre à l'Allemagne, suivie à 17 heures par la France.

La drôle de guerre qui laissait les alliés passifs pendant l'écrasement de la Pologne s'installait dans l'immobilisme.

Un hiver 1939-40 exceptionnellement rigoureux où l'on s'ennuie dans les ouvrages et où l'on grelotte dans les cantonnements de la Meuse et des Ardennes où la plupart des Coulongeois se trouvaient mobilisés.

Des affectations spéciales inutiles quant au rendement dans les usines d'armement, des positions qui se dégarnissent et un haut commandement amorphe et dépassé encore axé sur la stratégie de la dernière guerre. Le matériel est insuffisant surtout en nombre pour les blindés et les avions sont souvent inférieurs aux allemands quant aux performances.

Mai 1940 – La vraie guerre

C'est un printemps radieux qui amène le déclenchement des hostilités. Le 10 mai, la Hollande et la Belgique sont envahies et c'est la percée de Sedan. Résistance dans les Ardennes, batailles de Montcornet et de Guise, arrêt des Allemands dans le Laonnois et sur l'Aisne par les blindés de De Gaulle, puis c'est l'encerclement de Dunkerque et la poussée sur Paris qui est envahi le 14 juin.

Et pour la troisième fois l'exode des Coulongois recommence. Cette fois, c'est un village vide que les envahisseurs traversent le 6 juin. Mais la cadence est dépassée et les véhicules à chevaux ou les tracteurs roulant au pas sont vite rattrapés par les colonnes ennemies motorisées plus rapides.

Sur certaines routes où se mêlaient civils et militaires en déroute, les stukas ayant la maîtrise de l'air mitraillaient les convois sans distinction. Dans les villes sans DCA, c'était le bombardement détruisant les installations et sapant le moral des citoyens faisant de nombreuses victimes.

C'est ainsi que périt malheureusement une jeune fille de Villomé, M^{elle} Georgette Petit, tuée sur un véhicule alors que des avions mitraillaient la route.

Une fois rejoints et dépassés par les colonnes allemandes, pour ceux qui fuyaient, il n'y avait plus qu'une solution, refaire le parcours en sens contraire et regagner leur domicile au plus vite.

C'est ce que firent plusieurs habitants avant l'armistice du 22 juin. Ceux qui avaient été évacués par le train dans le centre, l'ouest ou le sud rentrèrent plus tard et eurent la désagréable surprise de retrouver leurs maisons occupées par la troupe qui cantonnait dans la commune.

Une kommandatur s'installa à l'Abbaye d'Igny où il fallait aller se procurer un laissez-passer et en octobre, Coulonges redevint libre d'occupants.

Quatre soldats français furent retrouvés morts après un mitraillage d'avions dans la plaine derrière Party. Leurs corps furent ramenés et enterrés au cimetière. Trois de ces militaires furent repris par les familles après la guerre, un seul, François Maronne y est resté selon la volonté de son épouse.

Coulonges pendant l'occupation

Après le premier hiver de guerre, l'année 1941 amena avec elle le commencement des difficultés résultant de l'occupation : d'abord le manque de présence des soldats prisonniers et les rapports difficiles avec leurs familles, les restrictions de certains produits alimentaires, dans le vêtement, les chaussures, réquisitions dans la production agricole au profit de l'occupant, apparition des tickets d'alimentation et des bons matière. On commença à utiliser les restes pour réparer à défaut de

pouvoir acheter du neuf. On prospecta les tas de ferrailles et les greniers et le système D revit le jour. Ce furent également les débuts du marché noir.

En mai 1942, Coulonges fut de nouveau occupé par les rescapés d'un régiment d'infanterie motorisé décimé après le premier hiver sur le front russe. Réduits à l'effectif d'une compagnie, les Allemands furent logés chez l'habitant et leurs rapports avec la population furent corrects sans plus. Ils croyaient fermement à la victoire à cette époque.

Après un mois de repos, rééquipement et reprise en mains, ils rembarquaient en gare de Fère pour une destination inconnue. Des occupants, on ne vit plus guère passer que des débrouillards venant des villes en quête de beurre, œufs ou volailles qu'ils achetaient dans les fermes. Ils payaient comptant ayant l'avantage du change, le mark valant 20 francs.

En 1942, la société Poliet et Chausson qui avait acheté des bois sur pied, fit procéder à l'abattage des taillis et à la fabrication du charbon de bois, principale source d'énergie pour les camions à défaut d'essence. Certaines voitures furent équipées de moteurs à gazogène au rendement plus ou moins valable.

La forêt devint le refuge de nombreux réfractaires STO (service du travail obligatoire en Allemagne). Le salaire était payé au rendement.

La guerre se prolongeant et afin de pallier les restrictions, toutes les combines furent exploitées. On écrasa du blé dans des moulins à café pour en faire de la farine et du pain, ce dernier cuit dans le four des cuisinières. On cultiva du tabac, grand moyen de troc avec le vin rationné. Au marché noir, le beurre, le lard, la graisse et les jambons furent les plus côtés.

Dans les jardins on intensifia la culture des pommes de terre et des haricots. On reprit l'élevage familial des porcs, lapins et poules comme avant 1914. On s'habilla avec des costumes en fibres de bois (sur lesquels les blagueurs disaient qu'il y poussait des feuilles sous la pluie). On fabriqua du savon quand on pouvait se procurer graisse et soude.

Le seul moyen de locomotion était le vélo, encore fallait-il avoir des pneus et des chambres à air. Certains cyclistes roulèrent avec des chiffons dans les enveloppes, ne risquant pas la crevaisson.

Rares furent les privilégiés qui purent remettre leur auto en circulation, il fallait beaucoup de protection pour se procurer un Ausweis délivré au compte-gouttes par les autorités occupantes. On obtenait l'essence avec des bons ou achetée au marché noir au prix fort.

Avec l'occupation et ses interdictions les jeunes restés au village continuaient à travailler et à vivre insouciant malgré les restrictions alimentaires et vestimentaires dont ils étaient victimes.

Il fallait bien que jeunesse s'amuse et des bals clandestins étaient organisés quelquefois assez loin de la commune. On s'y rendait à vélo, filles et garçons toujours à la merci d'une rafle.

Avec la création du foyer rural, des équipes de basketteurs étaient constituées côté sportif. Côté artistique, des concerts vocal et instrumental, des pièces de théâtre étaient données et jouées au profit des colis aux soldats prisonniers. A chaque Noël de guerre, des jouets étaient distribués aux enfants de ces absents grâce aux collectes et au produit des séances récréatives.

Passage d'avions de bombardement allant vers l'Allemagne

A partir de 1943 les alliés ayant acquis la supériorité aérienne, intensifiaient les bombardements sur les villes et les industries allemandes. L'espace aérien Coulongeois fut une zone de passage aux armadas allant sur la Bavière et l'Autriche principalement. C'était pendant des nuits entières à l'allé et au retour, de millions d'avions un ronronnement assourdissant de moteurs.

Un soir un bombardier anglais touché au-dessus de Villomé par la chasse de nuit allemande s'écrasa dans les fonds de Raray avec sa cargaison de bombes qui explosèrent au sol. La déflagration fut telle que le souffle en fut ressenti à Cohan, Coulonges et jusqu'à Cierges ou des couvertures furent soulevées et de nombreux carreaux cassés. On n'a pas su si les aviateurs avaient pu sauter en parachute.

Résistance à l'occupant

Quelques patriotes Coulongeois rattachés au réseau Lebé Nord (dont le chef est à Château-Thierry) participèrent à la résistance contre l'occupant. Leur action consista surtout en réception d'armes et de munitions parachutés par les Anglais, au sabotage des voies de communications fer et routes, à la destruction de lignes téléphoniques, aux renseignements sur les déplacements ennemis et à cacher des pilotes d'avions alliés abattus.

Malheureusement, lors d'un retour de parachutage dans la région de Fresnes, un groupe de dix résistants fut capturé près de Villers sur Fère. Ils furent déportés dans les camps nazis où sept moururent après un an de souffrance et de privations.

A Coulonges on déplore le décès d'un jeune homme Bernard Camus faisant une victime de guerre de plus sur la liste du champ d'honneur de 1939-45, inscrite au monument.

Renouveau de la fanfare

C'est aussi grâce aux jeunes que la fanfare ressuscita malgré la destruction presque totale des instruments et les vides créés par l'absence des musiciens en captivité. On récupéra du matériel abandonné par une musique militaire à la mairie de Sergy en juin 1940 et l'on remit en état ce qui put être réparé.

A partir de 1942 avec l'appui des anciens fidèles et des jeunes nouvellement formés, la société reprit vie.

Et chaque année de guerre, le jour du 14 juillet et du 11 novembre avec le maire président Mr Damery, le conseil municipal, Mr Liévrat directeur et ce, malgré l'interdiction formelle des occupants, nous sommes allés exécuter la Marseillaise devant le monument après l'appel des morts de la commune comme en temps de paix.

6 juin et 28 août 1944 – Libération de Coulonges

Enfin vint le 6 juin 1944 et le débarquement anglo-américain dont on suivit la progression à la radio de la BBC, aux ondes brouillées. Batailles de Normandie dont les débuts ont coûté si cher en vies humaines sur les plages et à l'assaut des falaises du Calvados.

Au fur et à mesure de l'avance des troupes alliées vers la mi-août, les services allemands du Gross-Paris commençaient à évacuer la capitale. Et l'on voyait cette fois l'exode des voitures, camions de toutes sortes se dirigeant vers l'est, destination Nancy, sur la route de Goussancourt.

Le 27 août au soir, un détachement de l'organisation Todt campé à la Guinguette évacuait lui aussi en vitesse, les Américains ayant dépassé Château-Thierry. C'était pour nous un heureux présage puisque le lendemain 28 août, alors que l'abbé Noiret sonnait midi au clocher, les Américains faisaient leur entrée à Coulonges.

Les blindés d'avant-garde tiraient force rafales de mitrailleuses sur les façades, coupaient les fils téléphoniques et incendiaient un camion chargé d'essence en panne devant la villa du docteur Louvrier, incendie que quelques pompiers se

mirent en devoir d'éteindre avec leur motopompe. Toute cette essence perdue alors que nous en manquions tant !

Les derniers Allemands en retraite qui avaient passé la nuit dans le village étaient partis de bon matin emportant un porc et quelques lapins, derniers prélèvements de l'occupant après la fuite.

Quelques retardataires descendant dans Coulonges en vélo furent rejoints dans la côte de Dravegny et nous les vîmes repasser sur des jeeps mais prisonniers cette fois.

Quelle belle journée que ce 28 août, Coulonges avait ressorti les drapeaux et toute la population était dans les rues fraternisant avec les Américains. On leur donnait des œufs, des tomates et du vin.

Nous ne nous lassions pas de regarder passer cette immense colonne d'engins de toute nature, chars, canons tractés, camions ateliers et surtout les véhicules ravitailleurs en carburant remplis de nourrices, et cela jusqu'à la nuit tombante. Le lendemain un dernier convoi traversait la commune en avance sur l'horaire prévu en direction de Fismes.

Imprudence

Dans cet après-midi du 28 août, entre deux passages de blindés américains, des jeunes gens de Coulonges avaient récupéré un fourgon attelé de deux chevaux fourbus que les Allemands avaient abandonné sur la route de Goussancourt. Ils les ramenèrent sur la place Terrière à la grande surprise des habitants car les jeunes conducteurs avaient revêtu l'uniforme allemand, capote et casque. Tout cela au risque de se faire tirer dessus tellement ils faisaient authentiques.

Ce fourgon rempli de vivres, conserves et linge fut sauvé du pillage et son contenu fut entreposé à la salle de musique.

Une distribution équitable fut faite aux habitants par le maire et les conseillers. On revoyait avec plaisir des sardines et du chocolat pour la première fois depuis le rationnement des produits de consommation.

8 mai 1945

Le 8 mai 1945 après 5 longues années de guerre et d'occupation, l'Allemagne capitulait et ses représentants signaient l'armistice à Reims.

C'était à Coulonges comme dans toute la France la fin d'un cauchemar et le retour tant attendu des prisonniers. Il manquait hélas ceux qui laissèrent leur vie en 1940 dans les combats de Belgique, des Ardennes, de Champagne et de l'Aisne et jusque sur la Loire dans les bombardements.

Malgré le retour à la paix, les restrictions continuèrent pendant plusieurs années encore avec les cartes d'alimentation, les bons de matières et les bons d'essence. C'est le pain toujours rationné qui manqua le plus surtout pour les jeunes.

Extrait de l'histoire de l'Auberge de la Roue Fleurie (Jean-Luc GRANSON)

Durant la Seconde Guerre Mondiale, le bar en étain a échappé à la réquisition allemande pour la fonderie car les propriétaires, Mr et Mme PICARD l'avaient caché et remplacé par un autre en chêne. Il a ensuite repris sa place pour y rester jusqu'en 1992.

Mémoires de Ginette LARRATTE

Née à Coulonges le 26 août 1927

L'évacuation

A la fin du printemps 1940, les nouvelles sont alarmantes. Papa s'informait en lisant son journal habituel (l'Eclaireur de l'Est), Hitler avait déclenché les hostilités contre différents pays en commençant par la Pologne dont l'invasion a été très rapide et brutale. Il s'en est suivi un déferlement de divisions allemandes sur le Luxembourg, la Belgique et le Nord de la France, en prenant soin de contourner la fameuse ligne Maginot.

Au regard de l'avancée éclair des troupes allemandes, de nombreux civils des départements du Nord, du Pas de Calais et de l'Aisne reçurent l'ordre d'évacuer. Dans notre secteur, aucun décret officiel d'évacuation ne fût donné, beaucoup d'habitants prirent eux-mêmes la décision de partir. Ils espéraient donc se réfugier momentanément plus au sud. Papa n'était pas favorable à évacuer de la sorte. Mais sa patronne lui avait expliqué qu'elle avait un point de chute de l'autre côté de la Loire. Il avait été entendu que Mme G. et sa mère monteraient dans leur voiture en emportant quelques bagages et que Papa les suivrait avec le plus grand des deux tracteurs de la ferme à l'arrière duquel serait accrochée une remorque. Celle-ci permettrait à toute notre famille de prendre place. Soit 7 personnes qui devaient tenir à l'arrière installées comme elles pouvaient entre les affaires que nous avons pu emporter : matelas, couvertures, linge, quelques ustensiles, casseroles, bassines et un peu de victuailles.

Au moment du départ, Papa accrocha donc la remorque au tracteur et en organisa le chargement en prenant soin de fermer portes et volets de notre maison et de la ferme dans l'espoir qu'elles ne soient pas pillées d'ici notre retour.

Mme G. ouvrait la route au volant de sa voiture. Avançant plus vite que nous, elle s'arrangeait pour trouver en chemin une ferme capable de nous héberger le temps d'une nuit d'escale. Et nous avons ainsi progressé en direction du sud jusqu'à franchir la Loire. En chemin, nous avons eu la chance de n'avoir jamais été bombardés, mais nos yeux ne pouvaient éviter les cadavres de chevaux laissés sur le bas-côté des routes ainsi que les carcasses de véhicules, voitures, charrettes ou

remorques comme la nôtre, de pauvres gens qui étaient passés avant nous et qui avaient reçu les tirs et les bombes d'avions italiens.

Nous avons fini par arriver à destination. Nous étions à Pont-sur-Yonne. Là, nous avons été accueillis dans une ferme isolée tenue par des personnes d'un certain âge, des connaissances de Mme G. Ils nous permirent de nous installer dans une grange que nous avons pu assez bien aménager. On pouvait y cuisiner et y dormir sans problèmes. Mme G. et sa mère logeaient chez leurs amis.

Papa s'est vite rendu utile. En cette saison, le travail dans une ferme ne manquait pas, d'autant que les hommes étaient réquisitionnés par l'armée.

Puis, un jour, Mme G. dit à mon père qu'il était temps de repartir. Effectivement les Allemands étaient rapidement arrivés jusqu'ici. Alors tant qu'à vivre sous leur occupation, autant le faire chez nous. C'est pourquoi nous entreprîmes le chemin du retour.

Ce qui nous faisait bizarre, c'était de croiser des Allemands partout. Cependant, tout le long du trajet, nous n'avons connu aucun souci avec eux. En revanche, quand nous sommes arrivés enfin chez nous, quelle stupéfaction !

L'occupation

De retour d'évacuation, nous allons connaître la vie sous l'occupation. Premier constat en arrivant devant la maison : elle a été pillée. La maison était vide. Il ne restait rien, hormis la cuisinière trop lourde à transporter.

Chez Mme G., le constat était moins lourd. C'était un sacré chantier qui avait été laissé à l'intérieur, mais Papa fut agréablement surpris de voir que le second tracteur était toujours là.

Dans la maison de Grand-Mère, même constatation : un grand bazar partout et même un monticule de vaisselle qui ne lui appartenait pas. Sa maison avait dû servir de cantine. A chaque fois qu'elle croisait des gens du village qui revenaient d'évacuation, elle les invitait à se servir en vaisselle en cas de besoin.

Scolairement, j'avais encore une année obligatoire à terminer et devais passer mon certificat d'études. Ce que je fis brillamment, les examens se tenaient à Fère-en – Tardenois.

Avec les restrictions qui frappaient le pays, il n'était pas facile de se procurer les marchandises ordinaires. Pour ce qui est de la nourriture, fort heureusement, notre état de villageois nous était très favorable. Nous ne manquions de rien pour ce qui

était des légumes, des fruits de saison, des œufs et de la viande. Ce qui étaient plus problématique, c'était pour s'approvisionner en produits transformés tel que sucre, café et produits d'entretien comme le savon et l'acétylène (pour nous éclairer), mais aussi les vêtements, les chaussures, les pneus de vélo etc...

Pour tous ces produits, le gouvernement avait instauré un système de rationnement. Des bons étaient distribués par l'administration aux familles en fonction de certains critères. Le rationnement était strict, sauf à passer par le marché noir. Et pour les achats, on réglait les commerçants avec ces fameux bons. La mairie de Coulonges ne distribuait pas ces bons, il fallait se les procurer à la kommandatur basée à Fère-en-Tardenois. C'était souvent une tâche qui nous était confiée à nous les jeunes qui n'avions plus d'obligation scolaire mais qui n'étions pas assez grands pour travailler. Nous nous regroupions pour faire le chemin ensemble. Il y avait tout de même une dizaine de kilomètres à parcourir le plus souvent à pied, parfois à vélo et bien rarement transportés sur une charrette.

Pour ce qui est de nous chauffer et faire fonctionner la cuisinière : corvée de petit bois.

De même pour l'eau. L'eau courante n'était pas installée au village. En revanche les sources ne manquaient pas mais il fallait aller la chercher avec des seaux et la ramener à la force des bras, une sacré corvée !

Vers quinze ans, j'arrêtais les travaux des champs et étais embauchée par la commune pour m'occuper des enfants qui mangeaient à la cantine de l'école et assurer aussi l'entretien des classes et réfectoire.

Le matin, je partais allumer le feu dans les classes, vérifier que tout était en ordre et collecter les gamelles des enfants qui arrivaient au fur et à mesure.

L'aviateur anglais

L'école était juste à côté de la mairie et un jour... Il était très tôt quand je me rendais à l'école pour donner un coup de balai et allumer le chauffage. Au moment où je m'apprêtais à entrer dans la cour, je vis de la lumière dans une des pièces de la mairie, au premier étage... J'ai distingué très nettement la silhouette d'un homme passer derrière l'œil de bœuf qui servait de fenêtre. J'ai été transie et me suis instantanément arrêtée de chanter. J'ai vite réalisé qu'il ne s'agissait pas de la physionomie du maire et en principe, à cette heure si matinale, personne ne devait se trouver dans les locaux... sauf si, quelqu'un s'y était réfugié ou y était caché... et

là, je fis le rapprochement avec ce qui s'était passé deux ou trois jours auparavant. Un avion anglais s'était écrasé dans un champ voisin. Les pilotes avaient à priori pu s'en sortir vivants puisqu'aucun corps n'avait été retrouvé. Les soldats allemands étaient venus mener leur enquête et avaient effectué des recherches dans toutes les maisons et fermes des alentours, en vain.

Et me voilà témoin d'une présence suspecte dans la mairie. Pour moi, il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait de l'un des pilotes de l'avion abattu. Si j'en parlais à qui que ce soit, le risque était grand que le bouche à oreille ne se répande et n'arrive à la connaissance des militaires allemands. Alors, j'ai gardé cela pour moi...

Le coiffeur

Papa savait couper les cheveux. Alors quand notre chevelure le réclamait, le dimanche après-midi, il sortait une chaise devant la porte pour éviter de salir la maison et chacun des enfants avait sa coupe sans avoir à se déplacer chez le coiffeur. Cela nous plaçait aussi en évidence, à la vue de tous les passants. Un dimanche, des soldats allemands le virent à l'œuvre et lui demandèrent s'il était coiffeur. Ce n'était pas vraiment une question, mais plutôt une constatation. Papa n'eut même pas le temps de répondre « non » que d'office le militaire enchaîna « Maintenant, le dimanche, vous couperez les cheveux des soldats l'après-midi ! »

Les prisonniers

Les Allemands n'étaient pas en permanence stationnés au village. Mais à une certaine période, ils s'étaient installés un assez long moment. Ils avaient sous leur garde deux prisonniers français. Peut-être des garagistes de métier ou des mécaniciens, car ils étaient chargés de la maintenance des véhicules militaires. Il avait été décrété que c'était chez nous qu'ils iraient prendre leur repas. Un des prisonniers était de Paris et un jour, son épouse avait pu venir jusqu'à Coulonges lui rendre visite. Hélas sa présence fut repérée par un soldat. Il demanda d'un ton inquisiteur à Papa qui était cette femme qu'il n'avait jamais vue. Papa, rusant, lui dit que c'était sa sœur. Malgré tout, la femme du prisonnier décida de repartir, ne voulant pas que nous ayons des problèmes.

Par la suite, l'autre prisonnier s'enfuit. Deux Allemands arrivèrent alors à la maison à sa recherche. Ils venaient tout fouiller et ne trouvèrent rien de mieux que de m'attraper et de me faire passer devant eux en pointant le canon de leur mitraillette dans mon dos. C'était très désagréable ! le soldat ira jusqu'à regarder à l'intérieur du four à pain pour vérifier qu'il ne servait pas de cachette. Quant au prisonnier fugitif, nous n'aurons jamais plus de ses nouvelles.

Le couvre-feu

Pendant l'occupation, nous étions soumis à un strict couvre-feu à cause des bombardements alliés. Le soir, nous étions surveillés, il ne fallait pas que notre éclairage de maison soit visible de l'extérieur. De ce fait, dès que nous allumions la lampe, les rideaux devaient être tirés et les volets fermés.

Pour maintenir le moral des hommes de village, prisonniers de guerre, il était possible de leur envoyer des colis. Bien sûr, les familles le faisaient à titre personnel mais il était autorisé d'en faire de façon collective. C'est ainsi qu'une troupe de théâtre fut créée par le maçon du village qui était par ailleurs l'un des musiciens de la fanfare de Coulonges. Ce monsieur s'y entendait pour nous faire apprendre nos textes et mettre en scène nos prestations. Nous répétions assez longuement, puis venait la date de notre représentation. Ça se passait dans le café de la famille Picard. Les gens du village payaient leur place et grâce à la recette, des colis étaient constitués et envoyés aux prisonniers. Nous interprétions des chansons, des sketches, des pièces de théâtre...

La fin de la guerre

J'ai connu mon mari pendant la guerre. Il avait intégré la vie du village en venant y faire du pain pour le compte de son patron boulanger, le vrai boulanger était retenu prisonnier en Allemagne.

Quand arrive 1943, la situation devient critique pour lui qui atteint l'âge de 20 ans. Il est censé partir au STO, mais comme la plupart des Français, il n'a pas du tout envie d'aider les Allemands dans leur effort de guerre. Alors, il va se rapprocher de la Résistance. Et vu que le bureau du STO lui propose d'aller travailler à Breuil dans un camp d'aviation que construisaient les Allemands, il va accepter d'y aller parce

qu'il sera secrètement missionné pour collecter des renseignements et les transmettre à un médecin, membre de la résistance, résidant à Fismes. Mais ce qu'il entreprend est très dangereux et il reçoit une lettre d'avertissement des autorités occupantes parce qu'il s'absente souvent de son poste de travail obligatoire.

Un jour où il se rendait à Fismes pour communiquer des informations au médecin, il aperçoit au loin des soldats devant la maison du docteur. Avant d'y arriver, il croise un homme qui lui lance discrètement « N'y va pas ! ». Suite à cet épisode, il va choisir de disparaître dans la nature. Il vivote en travaillant à droite à gauche et en se faisant héberger par des membres de sa famille en changeant très souvent de lieu. Il n'osait pas venir me voir à Coulonges de peur d'être arrêté par les soldats. Nous serons donc quelque temps sans nous voir. En 1944, dès que les Allemands fuiront devant le débarquement allié, il s'engagera avec mon frère dans l'armée française.

Mémoires de Geneviève STOFFERIS

Née à Cohan le 5 janvier 1933

L'évacuation

Un jour de mai 1940, on nous conseille de partir, tout laisser, ne prendre que le strict nécessaire. Nous partons donc vers l'inconnu avec une charrette et des chevaux. Ma petite sœur a 9 mois et moi 7 ans 1/2. Notre première nuit, nous la passons couchés sous la charrette. Il ne fallait surtout pas utiliser de draps ou vêtements clairs, trop repérables par les avions ennemis. Durant le trajet, nous sommes obligés de nous réfugier dans les buissons pour échapper au mitraillage des avions ennemis. Nous nous arrêtons pour abreuver les chevaux, certains nous faisaient payer. Il fallait aussi manger et trouver du lait pour ma petite sœur, nous n'étions pas toujours bien reçus. De temps en temps, la Croix-Rouge nous donnait à manger et des vêtements. On couchait souvent dans la paille des granges. A l'arrivée Nous avons eu de la chance de tomber sur de braves gens pour nous accueillir mais certains autres ne nous aimaient pas et nous appelaient « les boches du nord » ou « vermine du front ». Nous sommes passés sur le pont d'Orléans pour nous diriger à Buxières d'Aillac dans l'Indre, zone libre de la France coupée en deux. J'étais contente de voir un vrai grand pont, autre chose que celui de Cohan... Nous ne sommes pas restés longtemps dans cette famille accueillante, 3 mois... et nous sommes remontés. Cette fois le pont d'Orléans était démoli, nous sommes passés cette fois sur un pont de bois.

Le retour

Quand nous sommes rentrés, plus rien ni volaille, ni bestiaux et de la paille plein la maison.

Pour la suite de l'occupation, à la campagne c'était assez calme. Beaucoup de Parisiens s'y sont réfugiés, au moins, ils avaient à manger grâce aux fermes. Mais pour le ravitaillement en général, il y avait des cartes de restriction. Mais le principal était qu'on vivait chez nous.

La libération

Puis il y a eu enfin le débarquement des Américains. Mais il y a fallu encore du temps pour arriver jusqu'à nous.

Quand nous avons appris qu'ils approchaient de notre région, quelques hommes ont été envoyés en haut du bois pour les guetter. Ils revenaient quand un camion a été mitraillé en bas de la côte de Dravegny. Alors, ils se sont cachés dans les champs. Quand les Américains sont arrivés à Coulonges, un char brûlait au milieu de la route, devant la villa Marcelle. Ce qui les a obligés, pour pouvoir traverser, à passer dans le terrain derrière la villa, en défonçant bien sur le terrain.

A Cohan, ma future belle-sœur attendait leur arrivée au coin de la ferme (voir photo). Ce n'était pas prudent car il y avait encore parfois des chars allemands qui passaient. Les Américains distribuaient du chocolat et nous ont fait connaître les chewing-gums.

Lors du passage des Américains, M L. est sorti, étonnant tout le monde. C'était le chef de la résistance d'un groupe local. Sur le point d'être arrêté, il s'était réfugié chez ses parents et se cachait dans une énorme cheminée au 1^{er} étage s'il venait quelqu'un. Personne ne s'en serait douté !

Il y a eu des femmes tondues, celles qui avaient fréquenté des Allemands. On les faisait marcher derrière les chars pour traverser le village. Pour la plupart, leurs maris étaient prisonniers, certains avaient juste fini leur service militaire de deux ans à l'époque, ce qui faisait sept ans d'absence. Les femmes ont été obligées de faire le travail de leurs hommes. Les prisonniers allemands étaient comme les Français, ils n'avaient pas demandé à être là.

Mémoires d'Yvonnét MORTIER

Né à Coulonges le 24 octobre 1932

Le début de la guerre : l'exode

J'avais 7 ans quand nous avons fui Coulonges pendant l'exode, en mai 1940.

Nous sommes partis avec nos chevaux, une charrette et une carriole avec ma mère et mes frères Irénée, Émile et Achille et ma sœur Imelda.

Mon père est resté quelques temps à Coulonges avant de nous rejoindre. La première nuit, nous avons dormi à Saint-Eugène (Aisne).

Nous n'avons pas pu dormir, les chevaux n'ont pas arrêté de se battre toute la nuit. Je n'ai pas de souvenir de la 2^{ème} nuit.

La 3^{ème} nuit, un fermier, M Lahouille, nous a accueillis chez lui, où nous avons passé une quinzaine de jours. Nous sommes restés amis après la guerre.

L'ennemi continuant à se rapprocher, nous avons poursuivi notre route en direction de l'Yonne, jusqu'à Grange le Bocage, mais les Allemands nous ont rattrapés et dépassés.

Les convois allemands ont défilé sous nos yeux pendant 3 jours et 3 nuits et notre mère nous a alors dit qu'ils ne partiraient plus de France (elle avait connu la 1^{ère} guerre mondiale en Belgique avec une occupation pendant 5 ans des troupes allemandes).

Puis nous avons pris le chemin du retour vers Coulonges.

Le retour à Coulonges

De retour dans notre maison, nous avons constaté que de nombreux objets avaient été volés, et les Allemands nous avaient pris un cheval.

Heureusement, mon frère Achille a pu récupérer une mule égarée d'un convoi allemand qui nous a bien rendu service et que mon père a gardée plusieurs années, jusqu'à sa belle mort.

Quelques semaines après notre retour, mon père est allé dans le village voisin, le Vieux-Vézilly où se trouvaient des Allemands. Arrivé sur les lieux, il y découvre notre chèvre. Il l'interpelle « oh Mimi, Mimi ». Celle-ci le reconnaissant, elle a alors sauté d'un bond dans la carriole, et les voilà tous deux de retour au bercail. Nous étions heureux d'avoir retrouvé notre chèvre, et nos chats, qui se délectaient de son lait, l'étaient tout autant.

La vie sous l'occupation

En juillet, la vie a repris son cours « normal ».

Nous allions à l'école, et accomplissions les différentes tâches que l'on confiait à l'époque, à la campagne, aux enfants.

Le soir, nous écoutions en cachette « radio Londres », mais parfois avec difficulté compte tenu du brouillage des ondes par les Allemands.

Enfants, nous ne réalisions pas vraiment ce qu'était la guerre, nous ne vivions pas dans la peur, contrairement à de nombreux adultes.

Vivant à la campagne, nous avons eu la chance de ne pas souffrir de privations alimentaires.

Les Allemands étaient au repos. Ils avaient fait la campagne de Russie en 1942 et ils étaient dans un état de grande fatigue.

L'un d'entre eux, qui parlait français assez correctement, venait chez nous tous les soirs pour parler avec mes frères. Il était très gentil. Il pensait que la guerre durerait encore 2 ans, et que les Allemands seraient vainqueurs.

Mes frères l'avaient surnommé « cabinet » parce qu'en les quittant le soir, il leur disait « à demain, encore cabinet ». Il voulait dire qu'il reviendrait le lendemain pour parler avec eux. Mais un soir il n'est pas venu, et on ne l'a plus jamais revu.

Une sorte de camp de prisonniers français avait été établi sur le terrain « la Jaunière » (emplacement de l'actuel terrain de tennis). La journée, ces prisonniers étaient répartis dans les fermes des alentours pour participer aux travaux des champs. Deux d'entre eux avaient été envoyés chez mon oncle et ma tante, à Cohan. Un soir, ils ont demandé à cette dernière de leur préparer des chemises propres pour le lendemain, et ils se sont évadés pendant la nuit.

À la suite de cette évasion, en représailles, mon oncle a été tenu enfermé par les Allemands pendant plusieurs jours, avec pour toute nourriture du pain et du beurre.

Un sous-officier français prisonnier des Allemands et qui avait été affecté dans une ferme du hameau de Mortefontaine est venu proposer à mon père de travailler sur son exploitation pour ne plus être obligé de se rendre de Mortefontaine à Coulonges chaque jour, où il avait l'obligation de se présenter aux autorités occupantes.

Mon frère Émile étant justement malade à cette époque, mon père a accepté.

Ce sous-officier nous avait dit « lorsque je pourrai m'évader sans faire de tort à personne, je le ferai », ce qu'il a réussi à faire, lorsque l'occasion s'est présentée.

J'ignorais alors que cet homme deviendrait, des années plus tard, mon beau-frère, en épousant ma sœur Imelda.

Un jour, les Allemands ont demandé à mon père de les amener à la gare de Fère en Tardenois dans l'heure qui suivait, avec sa charrette et 3 chevaux.

Mon père s'est opposé à cette demande et l'officier allemand en charge des opérations a alors appelé un soldat en arme. Nous avons tous eu très peur !

Mon père s'est repris en disant que les chevaux, qui avaient travaillé toute la journée, devaient d'abord manger leur avoine avant de prendre la route, et l'officier s'est calmé.

Mon père les a ensuite conduits avec armes et bagages jusqu'à Fère, et ils sont tous rentrés le lendemain.

C'était un exercice pour calculer le temps nécessaire pour se rendre à la gare de Fère en Tardenois.

Quelques mois plus tard, mon frère Irénée a été réquisitionné avec une charrette et 3 chevaux pour emmener des Allemands à Sillery (près de Reims) et il est revenu 7 jours plus tard. Mes parents étaient très inquiets, nous les enfants insouciants, nous l'étions beaucoup moins.

Une connaissance de mes parents, originaire de Belgique, leur a rendu visite et leur a confié un panier en osier, en leur indiquant qu'il passerait le reprendre la semaine suivante.

Mais plusieurs mois se sont écoulés sans visite et sans nouvelles de son propriétaire.

Mes parents, inquiets, ont alors décidé de vérifier son contenu.

Quelle ne fut pas leur surprise de découvrir qu'il s'agissait d'une tenue d'officier allemand ! Ils s'empressèrent alors de cacher soigneusement cet encombrant objet qui aurait pu leur attirer quelques ennuis

Cette tenue avait permis d'aider des citoyens belges à passer la frontière entre la Belgique et la France.

La libération (à Coulonges, le 28 août 1944)

Quelques jours avant la libération, une compagnie de SS est arrivée, elle est entrée dans notre cour et a installé une table et des sièges avec des ballots de paille. Puis, ils se sont mis à boire et à rire.

Gamin, je les observais, mais ma mère, peu rassurée, m'a demandé de rentrer à la maison.

Le matin de la libération du village, des femmes qui venaient chercher du lait avaient dit à mes parents « il paraît que les Américains vont bientôt arriver », ce qui s'est révélé exact.

Mon père avait creusé une tranchée couverte avec des piquets de pâture recouverts de terre.

Au moment de la fuite des Allemands, nos parents nous ont envoyés, ma sœur et moi, nous y cacher, accompagnés de notre voisine, la boulangère et de ses deux enfants. Elle avait emmené avec elle la caisse de la boulangerie.

Nous sommes restés cachés dans cette tranchée plusieurs heures, jusqu'à l'arrivée des libérateurs.

Lors de cette arrivée, un camion allemand sur lequel nos libérateurs avaient tiré à la mitrailleuse, rempli de jerrycans d'essence, a pris feu sur la route. Les bidons ont explosé, projetés en l'air, pendant plusieurs heures.

Les chars américains ne pouvant plus emprunter cette route, ils ont dû traverser des propriétés privées et défoncer les clôtures qui barraient le passage.

Après les convois de chars ont suivi des convois de camions, de jeeps et du matériel de ravitaillement.

Nos libérateurs nous jetaient des cigarettes, du chocolat et des boîtes de conserve. Je me mettais dans les groupes d'hommes pour récupérer des cigarettes, ce que je pouvais faire avec facilité, étant plus vif qu'eux. Avec mes copains, guère plus âgés que moi, nous les fumions en cachette.

Malheureusement, quelques jours après la libération, lors d'un entraînement de tir, un jeune garçon de 14 ans, Bernard Camus, a été tué accidentellement par un officier de réserve qui faisait une démonstration avec une mitrailleuse. Sa pauvre mère, qui venait ainsi de perdre son unique enfant, avait vu son père tué au cours de la première guerre mondiale, et son mari était prisonnier des Allemands.

Mon père, qui était présent, a eu le bras traversé par une balle. Une autre personne a également été légèrement blessée.

Après la débâcle, les Allemands se sont retirés dans les Ardennes et ont résisté plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Nous avions peur qu'ils reviennent.

J'ai eu beaucoup de peine quand un grand copain qui vivait chez sa grand-mère a dû quitter Coulonges pour retourner chez ses parents, à Nice. Ce copain est, par la suite, devenu mon beau-frère, lorsque j'ai épousé sa sœur Yvonne.

Mémoires d'Irénée MORTIER

âgé de 22 ans et qui faisait partie de la Résistance.

La libération à Coulonges

La moisson s'était terminée quelques jours avant la libération.

Irénée Mortier, Yvonne Leclerc et un ouvrier de chez Bertin ont été réquisitionnés par les Allemands à Villomé, chacun avec un tombereau attelé par 2 chevaux pour les transporter vers Reims. Ils ont pas mal erré. Finalement les Allemands les ont libérés pour repartir en tracteur. Ils sont revenus à Coulonges le 27 août.

La nuit beaucoup d'allemands (3000 environ) sont passés. Les Américains sont arrivés au milieu de la journée. Pendant 3 jours ils ont défilé vers Fismes.

Un camion allemand chargé de munitions était caché dans le jardin du Docteur Louvrier (beau-père de Monsieur Génillon). Le 29 août, les Américains ont lancé des grenades dessus et il a explosé.

Monsieur Gevrey, chef de la Résistance, a fait chercher des armes, cachées sous un tas de bois, dans les bois et a fait une démonstration pour se servir d'une mitraillette. Au cours de cette démonstration (la mitraillette avait une détente très sensible) en la manipulant une rafale s'est déclenchée, blessant au bras le père d'Irénée Mortier et tuant Bernard Camus, âgé de 16 ans...

On a retrouvé un Allemand mort avec les photos de sa femme et ses enfants à côté de lui.

M Lanier était à cette époque cultivateur à la ferme de la vallée de bois (entre Cohan et l'Abbaye d'Igny). Il était chef de la résistance, il a failli être arrêté et c'est pour cela qu'il s'est caché dans une vieille grande cheminée chez ses parents à Cohan.

Mémoires d'Henri BERTIN

Ancien maire de Coulonges

La libération

A Party, des véhicules allemands étaient garés au-dessus de la ferme qui appartient aujourd'hui à la famille Stragier. Henri Bertin a vu des Allemands à cheval sur le chemin du hangar et s'est caché sur une des meules quand ils sont passés.

Au lavoir de Nesles, deux résistants ont attaqué un détachement allemand.

A Chéry-Charteuve, deux femmes croyant que les Américains arrivaient, ont accueilli des Allemands avec des fleurs et ont été tuées.

Un véhicule allemand a brûlé sur le tennis du Dr Louvrier, beau-père de M. Génillon

Un chef allemand, en side-car, est allé voir M. Damery, maire de Coulonges, pour réquisitionner un cantonnement. Ce dernier lui a répondu qu'il avait déjà vu passer des Américains. Du coup il s'est enfui, abandonnant son couvre-chef sur la table.

Des armes avaient été cachées au bois Planté. Monsieur Gevray a essayé de montrer le maniement d'une mitraillette, blessant M. Mortier et tuant un fils Camus accidentellement.



Vous aimez le patrimoine ?

Soutenez notre association en adhérant (cotisation 5 euros par an)

Profitez de notre collection de cartes postales du village (0,5 euro pièce) en vente à l'agence postale communale.

<http://coulongescohan.free.fr/>